

PROPOS RECUEILLIS
PAR SÉBASTIEN VAISSIÈRE
PHOTOS RÉMI BENOIT

TEMPS DE
LECTURE :
10 MINUTES

Caboteur

Dans un essai paru au printemps, **Alem Surre Garcia** épuise la question de la *convivència* occitane, cette idée complexe trop souvent réduite au vivre-ensemble. À tout juste 80 ans, cet érudit polyglotte, essayiste, dramaturge, enseignant, conférencier, traducteur et poète, écrit et court le monde pour propager sa vision de la culture occitane héritée des troubadours. Une conception tournée vers le sud et l'orient, qui préfère les marges aux centres, et le cabotage aux grandes traversées.

Quelle est l'origine de la *convivència* ? La définition basique est celle du latin *convivere* : cohabiter, vivre ensemble. Le dictionnaire espagnol en propose une autre : *vivir unos y otros con buena armonía*. Si on s'en tient là, c'est sans intérêt. Pas plus, en tous cas, que le *vivre-ensemble*, ce concept tarte-à-la-crème dont les politiques français usent comme s'il s'agissait d'un mot magique.

Pourquoi sans intérêt ? Parce qu'on peut vivre ensemble sans se connaître. Parce qu'on peut vivre un moment

sympa de convivialité sans avoir rencontré son voisin. Et parce que cette définition ne pose pas les questions essentielles : pourquoi vivre ensemble, comment vivre ensemble, et que faire de ceux qui ne veulent pas « *vivre ensemble* » ?

Comme qui ? Les errants, les gitans, les ermites, les nomades...

De quand date la première apparition du substantif *convivència* dans l'acception qui nous intéresse ? On le lit pour la première fois en 1948 sous la



plume de l'historien espagnol Américo Castro. Il travaille alors sur al-Andalus. Au cours de ses recherches, il découvre que pendant le califat de Cordoue, au Xe siècle, il y a eu un essai - je dis bien un essai, ne fantasmons pas - de faire *coexister*, ou mieux, de faire convivre, les trois religions (judaïsme, christianisme, islam) et des populations qui parlaient, mangeaient, et vivaient différemment. Castro a baptisé cette tentative *convivència*.

« On recoud le passé partout. Chez nous comme chez Poutine. La question est de savoir dans quel but »

Quelles étaient ces populations ? Des conquérants arabes et berbères, des Espagnols, des catholiques, des juifs, des esclaves, des Wisigoths, des Byzantins...

Le califat de Cordoue ne dépassait pas le nord de Saragosse. Quel rapport avec les pays d'Oc ? Dans les années 1950, les occitanistes étaient proches des Catalans de Barcelone. L'idée de *convivència* est donc arrivée aux oreilles des universitaires de Montpellier, au premier rang desquels Charles Camproux. Cet occitaniste et fédéraliste européen convaincu a reconnu dans la *convivència* décrite par Castro un ressort typique de la société occitane.

Sur quoi a-t-il fondé son analyse ? Il a estimé que l'Occitanie a été perpétuellement traversée par des peuples différents au cours de son histoire, et que sa position de carrefour a conduit les peuples à s'intégrer mutuellement et à vivre ensemble. Cela ne s'est pas fait sans violence, mais la culture des pays d'Oc n'en est pas moins porteuse de ces strates de population. Ce cosmopolitisme d'hier est intéressant pour penser la société d'aujourd'hui.

En étendant la *convivència* aux pays d'Oc, ne risque-t-on pas de recoudre le passé sur un canevas politique des XXe et XXIe siècles ? C'est le propre de toute société. On recoud le passé partout. Chez nous comme chez Poutine. Toutes les générations le font. La question est de savoir dans quel but.

Dans quel but le faites-vous ? Je vais vous répondre avec un exemple toulousain, mais d'abord, il faut faire un peu d'histoire. En 2018, dans le cadre du *Plan convivència* de la mairie de Toulouse, je suis parti d'une date ignorée des Français : 721, bataille de Toulouse, qui marque l'arrêt définitif de l'expansion arabo-berbère.

Ce n'est donc pas Martel qui a arrêté les Arabes à Poitiers, comme on nous l'a appris à l'école ? La bataille de Poitiers est l'arrêt d'une razzia. Les Arabo-berbères montaient vers Tours piller le sanctuaire des Francs, et envisageaient de redescendre aussi sec avec leur butin. Martel les a arrêtés avant. Mais c'est à Toulouse en 721 qu'Eudes d'Aquitaine (allié des Vascons et ennemi des Francs, dont le duché s'étend de la Loire aux Pyrénées, et qui a pour capitale Toulouse, NDLR) a repoussé les Arabo-berbères vers Narbonne. Et c'est là que cela devient intéressant.

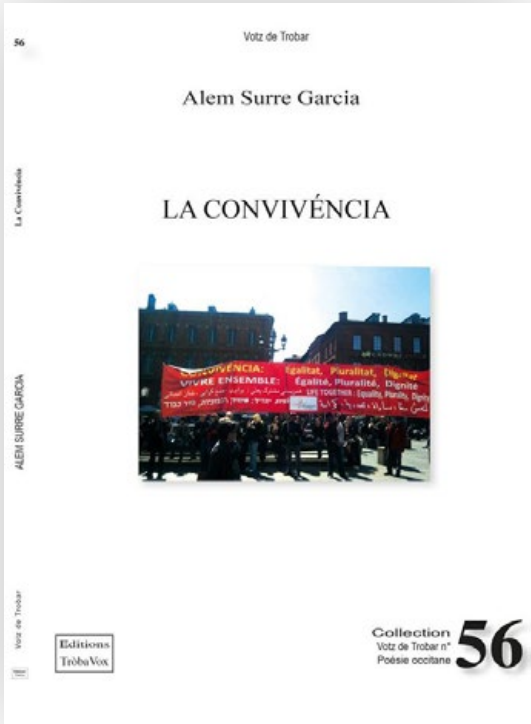
Racontez-nous. En ce temps-là, le chef berbère Munuza, qui gouverne Narbonne et la Catalogne, a de fortes dissensions avec les Arabes du califat de Cordoue, et s'en est affranchi. On se retrouve donc avec Eudes d'Aquitaine à Toulouse, dont les relations avec les Francs, au nord, ne sont pas au beau fixe, et Munuza, qui craint la réaction de Cordoue, au sud. Devant les dangers qui les guettent, les deux hommes s'allient. Pour sceller ce pacte d'assistance mutuelle, le duc d'Aquitaine donne en mariage sa fille Lampégie à Munuza.

Quelque chose nous dit que cette histoire va mal finir... Effectivement. Tout le monde se méfie de cette alliance. Rome ne la supporte pas. Les Francs non plus. Quant à l'émir de Cordoue, il fait mener une expédition à Llívia, en Cerdagne, pour faire couper la tête de Munuza.

Que devient Lampégie ? Elle est envoyée à Damas, au harem du calife Hicham, où l'on perd sa trace. Maintenant que j'ai raconté cette histoire, j'en reviens à votre question. Dans quel but « recoudre » l'histoire ? Dans ce cas précis, c'est tout simple. Si l'on a bien compris cet épisode, on en conclut que 721, c'est à la fois l'histoire des Toulousains, celle des Occitans, et celle des enfants musulmans d'origine maghrébine qui vivent ici. On est donc allés raconter cette histoire commune dans les quartiers, et en 2018, j'ai fait venir à Toulouse deux géants de Catalogne représentant Munuza et Lampégie. Après une déambulation dans la ville, les géants ont été mariés par Jean-Luc Moudenc dans le cadre du plan *Convivència* de la mairie de Toulouse...

Était-ce ce genre de projets que vous aviez en tête au début des années 1990, quand vous avez entrepris d'approfondir le concept de *convivència* ? Oui,

j'ai éprouvé à ce moment-là le besoin de renvoyer la définition de la *convivència* au terrain, au social, au grand public. De plus, au moment où nous nous interrogeons sur cette *convivència* avec d'autres membres du mouvement occitan, une parole nouvelle est arrivée, celle de la psychologue et philologue française d'origine bulgare Julia Kristeva. En 1988, elle écrit un bouquin extraordinaire, *Étrangers à nous-mêmes*. Elle y pose la question suivante : Comment vivre avec les autres sans les rejeter, les absorber, les assimiler ni les convertir, si nous ne nous reconnaissons pas étrangers à nous-mêmes ? Ce propos m'a bousculé en tant qu'être collectif, bien sûr, mais surtout comme individu.





Pourquoi comme individu ? Parce que Kristeva me renvoyait à ma propre altérité. Je suis né pendant la Guerre, en 1944 à Toulouse. Ma mère, une fille de la campagne, avait rencontré un Espagnol... et m'a mis au monde comme ça, en dehors du mariage. Elle a été immédiatement évacuée de son milieu familial paysan catholique du Lauragais. Elle s'est retrouvée seule et coincée : à l'époque on ne se suicidait pas, et on n'avortait pas non plus.

Votre père ? Il est parti, évidemment. J'ai vécu mon enfance dans des familles d'accueil, souvent espagnoles, dans les Pyrénées. À l'époque, les ouvriers espagnols y étaient nombreux. Ils travaillaient dans les mines de talc de Luzenac. Ma mère m'a repris quand j'ai eu 7 ans, après son mariage avec un monsieur Surre qui m'a adopté.

Connaissiez-vous vos véritables origines ? Non. Comme j'étais blond dans un environnement familial brun, et né en 1944, je m'étais mis dans la tête que j'étais le fils d'un soldat allemand.

Que gardez-vous de cette vie d'enfant placé ? Elle peut paraître tragique, mais elle a été d'une richesse phénoménale. J'ai eu plusieurs pères et plusieurs mères, qui voyaient le monde à leur façon. Le brassage entre familles espagnoles et occitanes était très intéressant dans les Pyrénées de ces années-là, même si ce petit monde ne s'entendait pas très bien ! Je me souviens qu'une des femmes qui m'a élevé avait épousé un Espagnol. C'était très mal vu. Avant le mariage, les gens la mettaient en garde. Ils lui promettaient l'enfer sur terre...

Avez-vous fini par découvrir l'identité de votre père biologique ? J'avais 27 ans quand j'ai appris qui était mon père. Un Galicien. Ça m'a immédiatement renvoyé aux Pyrénées. On était au début des années 1980, quand l'Espagne et le Portugal entraient dans le marché commun. Tout d'un coup, ces montagnes que je pensais être un cul-de-sac et une frontière sont devenues une colonne vertébrale et un axe vital. Ça m'a renvoyé jusqu'à al-Andalus, jusqu'au Maghreb, même. C'est pour cela que l'idée de la nécessité de se sentir étranger à soi-même pour accueillir l'autre m'a immédiatement parlée. Et c'est nourris de cette réflexion qu'avec le journaliste Jacme Gaudas et Jean-Ma-

« Celui qui cesse d'être curieux est déjà mort »

rie Fraysse, nous avons créé le festival *Convivència* en 1997, puis un second à Arles en 2002. Les deux existent toujours et contribuent à ancrer le mot dans les esprits. Pourtant, à l'époque, nous n'en étions pas encore à sa définition définitive !

Quelle est cette définition, et de quand date-t-elle ? Elle est née des Assises de la culture de Toulouse (programme participatif de construction de la politique culturelle de la Ville initié en 2008 par Pierre Cohen NDLR), et a été posée définitivement fin 2011. La voici : *Un art de vivre ensemble dans le respect de l'altérité, en soi et hors de soi, en toute égalité.* « *Un art* », parce qu'un art, ça

s'apprend, et « *en toute égalité* » pour ne pas induire de hiérarchie. Ce qu'on ignorait en posant cette définition, c'est que quelques mois plus tard, Toulouse et Montauban seraient frappées par des attentats salafistes meurtriers.

À côté d'Ozar Hatorah, les questions sémantiques autour de la *convivència* devaient paraître un peu angéliques... Oui. Vous vous souvenez de la réaction à Toulouse ? On s'y étonnait : « *À Toulouse ? Comment est-ce possible ? On est tellement empreints de bonhomie méridionale... Comment cela a-t-il pu nous arriver ?* » Lors de l'hommage aux victimes des attentats, on portait une banderole traduite en hébreu, en arabe, en français, en occitan, en anglais, en persan. Trois mots : non pas *Liberté, Égalité, Fraternité*, mais *Pluralité, Égalité, Dignité*. La dignité est cruciale. Cela peut paraître angélique, mais ça ne l'est pas. Il suffit d'aller sur le terrain pour s'en convaincre.

Un exemple ? Voilà quelques mois, je suis invité par une association musulmane de Perpignan, ville RN, pour donner une conférence que j'ai intitulée *Les orientes, les occidents, les passerelles*. Quand j'arrive, la salle est divisée en deux. Les femmes voilées d'un côté, les mecs de l'autre. Je me dis que si je veux arriver à quelque chose, je dois m'appuyer sur les femmes. Au moment d'aborder la question de la recherche des équilibres, j'explique que la démocratie implique des efforts constants et une recherche permanente d'équilibre, alors qu'en face les régimes autoritaires proposent une pensée binaire avec d'un côté le bien, de l'autre le mal. Je me suis tourné vers les femmes et j'ai dit : « *Vous voyez, c'est comme au sein des couples...* » et là, des

sourires sur le visage des femmes, une complicité établie, une reconnaissance de la dignité de l'autre.

Comment les hommes ont-ils réagi ? Un débat s'est ouvert. On a parlé famille, culture. Un jeune mec s'est levé et m'a lancé : « *La culture ça ne sert à rien. Ce qui compte c'est ce que j'ai reçu de ma famille.* » J'ai répondu : « *Bien sûr, mais votre famille l'a reçue de gens qui ont pensé à sa place. Je connais bien les cultures arabe et persane, et je suis ici parce qu'elles m'intéressent.* » Ce jeune homme, lui, ne connaissait rien à ces cultures. C'est bien le problème. L'ignorant opte pour la pensée binaire : moi le croyant, toi le mécréant.

Pourquoi parlez-vous d'orientes et d'occidentaux au pluriel ? Occident contre Orient. C'est ainsi qu'on nous présente le monde. Mais de quoi parle-t-on ? De quel orient ? De celui des Coptes d'Égypte, des Aïnous du Japon ? Des Iakoutes russifiés ? Du Moyen, du Proche, de l'Extrême ? Idem pour l'Occident. De qui parle-t-on ? Du Lapon, du type des Balkans ou de la pampa argentine ? Ça n'existe pas. Il y a des orientes, des occidents. Et donc pluralité, complexité. Si on en reste à un Occident et un Orient, c'est l'affrontement immédiat.

Notre société, justement, glisse vers l'affrontement. Tout se fragmente, tout s'archipélise. On est loin de la convivencia. Que faire ? Si l'on considère que l'archipel est dangereux, on a tort. Dans le monde, les archipels sont des États. Ils sont souvent composés d'une grande île dotée d'un grand port, et d'un chapelet d'îles autour. Ces altérités physiques trouvent leur unité dans le respect de leur pluralité d'îles. Rien de négatif à cela. Mais pour le percevoir, il faut penser différemment, et même se mouvoir différemment.

Se mouvoir ? Parfaitement. Il faut caboter. C'est un principe très méditerranéen. Comment se rendait-on de Marseille à Gênes dans l'Antiquité ? En cabotant ! Michel Serres parlait très bien de cela. Il expliquait que le cabotage permet d'appréhender la complexité du monde, d'explorer et de comprendre les nuances des cultures et des idées. Le cabotage est bien plus intéressant, bien plus enrichissant que les grandes traversées...

Il faut donc caboter... au propre, ou au figuré ? Les deux. En cabotant dans sa vie, on mesure les espaces intermédiaires, on fait de petits pas, on rencontre l'autre, et surtout, on aiguise sa curiosité, trait de caractère indispensable à la *convivencia*. Car celui qui cesse d'être curieux est déjà mort.

La curiosité est-elle pour autant le remède aux maux de l'époque ? Aller vers l'autre est crucial pour notre société. Mais attention, il ne s'agit pas d'aller rencontrer l'autre au bout du monde. Celui qui se trouve à côté de vous est souvent l'étranger le plus lointain qu'on puisse connaître. Évidemment, ça ne fait pas rêver ceux qui ont l'âme des grands voyageurs. Pourtant, comme le monde rétrécit et que tout a été découvert, le cabotage apprend désormais autant que le grand voyage. Il rejoint en cela la culture occitane et le concept de *sai* et le *lai* (prononcer saï et lai) inventé par les troubadours.

Qu'es aquò ? Le *sai*, c'est le proche. Le *lai*, le lointain. Et nous sommes tiraillés en permanence entre les deux.

Comment cela ? Imaginez : les vacances approchent. Vous avez envie de *lai*. Vous êtes convaincu qu'il va vous soulager du poids du boulot et de ce quotidien que vous ne supportez plus. Vous prenez l'avion pour un pays lointain, impatient d'arriver au lai. Sur

place, au bout d'un moment, vous vous apercevez qu'il y a finalement beaucoup de *sai* dans ce *lai* que vous êtes allé chercher si loin. Et inversement, de retour chez vous, vous mesurez tout le sai qu'il y a dans le lai que vous avez fui !

Moralité ? Le point d'arrivée n'est pas important. Ce qui compte, c'est la tension du voyage. La *convivencia* réside dans cette tension. Ce qui la tue aujourd'hui, c'est la disparition de cet « *entre* ». En trois heures d'avion on est dans un *lai* extrême, et on n'a ni espace ni temps de réflexion pour intégrer le voyage.

Vous n'avez d'ailleurs pas de mots assez durs, dans votre livre, pour l'obsession régionale du TGV Toulouse-Paris... Ses promoteurs ont cette peur provinciale d'être déconnectés. Toulouse, il est vrai, demeure la grande ville la plus lointaine de Paris. Même les Niçois rallient Paris plus vite que nous. Mais on y remédiera, c'est ainsi : les États centralisateurs centralisent toujours par le train. La France, bien sûr, la Russie aussi, structurée autour de la ligne Moscou-Vladivostok, et la Chine, qui a compris que pour réduire le Tibet, il fallait que les Chinois y arrivent en masse pour que la population tibétaine devienne minoritaire chez elle.

Qu'en serait-il de Toulouse si la France n'était pas aussi centralisée ? Nous aurions probablement développé, comme ce fut longtemps en projet, une ligne plus directe et rapide entre Toulouse et Barcelone.

Pourquoi cela n'a-t-il pas marché ? Parce que la France veut des frontières marquées et refuse les zones culturelles intermédiaires. Pour elle, dans les Pyrénées, on doit entendre les castagnettes d'un côté de la frontière, et de l'autre les guinguettes des bords

de Marne. Entre les deux, rien. Pas de culture, pas de marge. Pourtant c'est dans les marges que tout se passe, et pas au centre. Les intégrismes, laïques ou religieux, tout comme les pouvoirs centraux d'ailleurs, ne supportent pas les marges. Ils se méfient des habitants des zones frontières parce que ces derniers ont des connexions historiques avec les autres pays. Qu'est-ce qu'on fait de ces connexions. On les élimine, on les absorbe ou on s'en sert intelligemment ? La France a la chance de disposer d'espaces périphériques connectés historiquement, et elle bousille tout au nom du centralisme...

Réduire le temps de trajet Toulouse-Paris relève donc davantage de la centralisation que de la décentralisation ? Complètement. Ceux qui militent pour cette LGV n'ont pas compris que nous autres méridionaux avons déjà presque tout perdu, et que se rapprocher de Paris contribuera à nous faire perdre le reste. Nous avons perdu la culture et la langue. Demain nous perdrons l'accent et la gestualité.

Si tout est perdu, pourquoi continuez-vous à courir la France et le monde pour propager la convivencia occitane ? Il m'arrive de me poser la question. Je le fais pour établir des connexions entre les gens, les peuples, et pour préparer l'après. Car quoi qu'il arrive, il y aura un après.

Mini bio

- 1944** naissance à Carbone
- 1961** bac philo à Toulouse
- 1972** animateur de l'Institut d'Études occitanes de Paris
- 1990-2006** chargé de la langue et de la culture occitane au Conseil Régional Midi-Pyrénées
- 1997** création du festival Convivencia
- 2024** La convivència - éditions Tròba Vox

